

Ecrivains de chez nous : Edouard Rod : 1857-1910 : romancier vaudois

Autor(en): **Jean / Rod, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **84 (1957)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-230421>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ECRIVAINS DE CHEZ NOUS :



EDOUARD ROD

1857 – 1910

Romancier vaudois

par Jean des Sapins

Enfance

Ses premiers pas dans la vie scolaire furent, pour lui, un enchantement. Il a dit de cette maîtresse d'école — celle qu'il magnifia dans son roman *« Mademoiselle Annette »* — des propos qu'il vaut la peine de relever :

« Elle avait sur nous beaucoup d'autorité. Notre plus grande peine eût été de lui en causer, car jamais elle ne punissait... O bonne demoiselle ! Grâce à vous, ma petite enfance a ignoré l'horreur des manuels stupides, de la routine aveugle, de la discipline cruelle. J'ai senti combien les papillons étaient plus intéressants que la grammaire et je vous en ai une reconnaissance infinie. »

Puis ce fut l'école des garçons où il souffrit de leur promiscuité. Et enfin, c'est le collège. Quand il parle de son temps d'école, il dit :

« Le collègue était triste et massif ; j'y ai été puni deux fois injustement, j'y ai été brutalisé par mes camarades, j'y ai connu les colères impuissantes, l'indignation sans force. Oh ! ces premières impressions nous façonnent à jamais ! »

Cependant, relevons de son adolescence, un trait de lumière, une page sentimentale que publia, en 1902, la *Semaine littéraire* sous ce titre *Réminiscences* et qu'il faudrait pouvoir citer tout entière, et qui donne le degré de sensibilité du futur romancier. Il est amoureux de la fille d'un chaudronnier

C'est à Nyon que naquit Edouard Rod le 29 mars 1857.

Il était fils d'un instituteur qui, en se mariant, quitta l'enseignement pour tenir, dans la petite ville de la Côte, un magasin de papeterie.

Le futur romancier a grandi entre un père autoritaire — sorte d'esprit fort qui avait horreur des sectes — et une mère malade qui, de son fauteuil de paralytique, témoignait une tendresse épeurée à son enfant.

On a raison de dire que rien n'efface les premiers souvenirs. Edouard Rod garda, toute sa vie, « ce goût des larmes » qui se traduit, dans tous ses ouvrages, par une tendance au pessimisme et à la mélancolie.

qui habite en face de la papeterie Rod. Elle s'appelle Marguerite et il l'adore :

« *La Grand'Rue de ma ville natale est silencieuse, presque déserte. Quelques-unes des boutiques les mieux achalandées ont déjà allumé leurs lustres. Emmitouflé dans mon manteau, j'ai ramené ma toque sur les oreilles, j'ai acheté des marrons grillés qui me chauffent les poches et je guette ma petite bien-aimée aux cheveux flottants qui, à cette heure-ci, sort presque tous les jours pour quelques commissions. Quelquefois elle ne passait pas, la petite bien-aimée ; je rentrais le cœur gros. Mais quel épanouissement quand je la voyais apparaître au coin de la place, avec sa jupe courte de couleur écossaise, ses chaudes mitaines, son joli visage coloré par le vent... Oui, je la revois malgré la distance des années. Qu'est-elle devenue, la petite bien-aimée, je l'ignore. Elle a quitté le pays, comme moi, le hasard à peut-être mis entre nous le désert ou l'océan, elle est peut-être femme. Elle a emporté avec elle, à jamais la fraîcheur du premier amour. »*

Etudes

Les ambitions de M. Rod père sont grandes. Radical militant, ennemi des sectes, il souhaite, ni plus ni moins, que son fils devienne conseiller d'Etat.

Edouard quitte Nyon pour Lausanne où il doit faire, selon son père, son gymnase et son droit. Mais, pour Rod fils, la politique est loin de valoir la littérature. Dans la capitale vaudoise, il découvre ses poètes favoris, Lamartine et Musset, qui sont les poètes à la mode vers 1873. Il retrouve son compagnon de toujours : Albert Bonnard.

Sur les bancs de l'école, il ne récoltait que de minces couronnes. Un de ses professeurs le considérait même comme un élève de « petite moyenne ».

Il eut, plus tard, comme maître, un

jeune Français exilé, Georges Renard, qui exerça une grande influence sur sa destinée puisqu'il le détourna de la politique pour le pousser vers « les lettres ». Ce résultat mécontenta Monsieur Rod père qui vit s'effondrer ses grands projets politiques. Mais l'étudiant était tenace. Il repoussa les propositions de sa famille qui le vouait au professorat, voire au pastorat :

« *Je n'enseignerai — répondait-il — ni au Collège de Nyon, ni nulle part. J'irai en France et je deviendrai écrivain. »*

Cependant, puisque son père l'exige, Edouard Rod prépare sa licence ès lettres. Il part pour Bonn qui était alors une ville universitaire d'Allemagne, puis ensuite se rend à Berlin où il délaisse les cours pour s'enthousiasmer de Wagner.

Paris

De Berlin le jeune Vaudois se rend à Paris pour entreprendre la carrière des lettres. D'abord, il est désorienté, puis il se lie avec divers débutants, comme Guy de Maupassant. Peu à peu, il découvre les « maîtres de l'heure », trois grands écrivains qui sont : Flaubert, Goncourt et Zola — ce dernier surtout.

Rod se ressaisit. Il envisage l'avenir et établit un programme de vie en trois points : 1) lire les auteurs du jour ; 2) faire leur connaissance ; 3) les égaler.

Ses premiers livres « *Les Allemands à Paris* » et surtout « *Palmyre Veillard* » sont tout imprégnés de l'école naturaliste. C'est Emile Zola qui présente aux lecteurs ce dernier roman, non sans relever les travers de la Suisse romande où il découvre un « *pullulement de sectes extraordinaires. Pour la plus légère façon nouvelle d'expliquer la Bible, on se met à quatre ou cinq et on fonde sa petite Eglise...* »

Palmyre Veulard, ce roman réaliste éveille peu d'écho en Suisse. Le seul bruit qu'il fait c'est « *celui d'un caillou dans la mare aux canards* ».

Cependant le jeune écrivain vaudois évolue rapidement. S'il a subi, à ses débuts, l'influence naturaliste, il s'en éloigne sagement pour en venir à une conception plus élevée de sa vocation. Il fréquente Ferdinand Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes* et fait paraître, dans cette revue, *Les Roches blanches* et *Le ménage du pasteur Naudié*.

Il serait trop long d'énumérer les nombreux livres que publia Edouard Rod. Il y en a plus d'une cinquantaine. Relevons seulement qu'après ses débuts à Paris et son professorat à Genève, il fit toute sa carrière en France. Il collabora aux grands journaux et revues de ce pays mais n'oublia jamais sa petite patrie vaudoise. On lui proposa même une élection à l'Académie française qu'il déclina.

Quand il écrivait ses romans, il habitait le quartier de Passy, mais son cœur était dans la petite contrée qui s'étend du Léman au Jura.

En brillant d'un vif éclat dans les lettres françaises, il a bien servi son pays. Comme Benjamin Constant, comme Vinet et comme Amiel, il a témoigné, à l'étranger, de la vitalité intellectuelle de la Suisse romande.

Romans vaudois

Pour nous, les romans d'Edouard Rod qui ont pour cadre notre pays sont de beaucoup supérieurs aux autres,

parce que nous retrouvons, dans ces pages, l'action persistante qu'exercent sur l'auteur les impressions de l'enfance. Ces romans paysans *L'Eau courante* et surtout *L'Incendie* — que Monsieur Henri Perrochon, homme de lettres, considère comme le meilleur ouvrage de Rod — sont des modèles de simplicité, de naturel et de réalisme. L'émotion va grandissant jusqu'au dénouement. Ces études campagnardes ont le mérite de traduire exactement la vie rurale de chez nous, ses intérêts, ses peines et ses joies dans le labeur quotidien.

Le dernier livre du grand écrivain est un recueil de nouvelles parues dans la *Semaine littéraire*. C'est l'histoire du *Pasteur Cauche*. Rod venait d'achever le dernier chapitre quand il parti pour Grasse où il mourut, quelques jours plus tard, d'une crise d'urémie, le 29 janvier 1910.

La presse française de l'époque a signalé, dans l'ensemble de son œuvre, deux ouvrages qui marquèrent brillamment ses débuts dans les lettres, *La course à la mort* et *Le Sens de la vie*, où l'auteur déploie ses dons et marque l'évolution de son âme généreuse douée d'une connaissance profonde de l'humanité.

Un romancier français de son temps, Paul Margueritte, a dit de notre compatriote :

« *Son talent fait de droiture et de foi dans les vérités durables du bien, de l'effort, de la justice, ne s'était jamais révélé plus à l'aise et d'une meilleure maîtrise que dans ses derniers livres.* »

Pâie rîdo



Pâie bin

Avouè li tot ondrâi bin

Tél. 22 61 21